

Bulletin de liaison octobre 2023

La lettre qui relie les Académiciens

Editorial de Marc Bélit

L'opportunité des contributions que nous recevons ce mois-ci montre que l'un des centres d'intérêt, et non des moindres, tourne peu ou prou autour de questions religieuses, morales et politiques ce qui donne sens aussi à nos échanges.

Pierre Saubot le premier nous a opportunément proposé un sujet de réflexion dont il se trouve qu'il est en résonance avec nombre de contributions reçues par nos confrères pour ce bulletin. Vous en trouverez la déclinaison, plus bas : « tolérance et bienveillance ».

Tolérance et bienveillance, on l'admettra, sont des vertus individuelles dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles vont croissant dans l'urbanité des rapports humains : la tolérance étant cette aptitude à admettre le point de vue d'autrui, fut-il opposé à ce que je pense, à mes opinions ou convictions, il est à la limite une forme de l'indulgence par rapport aux fautes ou aux erreurs qui mériteraient d'être corrigées.

Sur le plan politique, il est une vertu civique et l'on évoquera simplement « l'édit de tolérance » qui accordait aux Protestants le libre exercice de leur culte.

La bienveillance y ajoute une dimension supplémentaire, celle du bien que l'on veut à quelqu'un qu'on écoute avec attention ou qu'on encourage par bonté à s'exprimer, à exister en tant que tel. C'est celle du père pour ses enfants qui montre de l'indulgence pour leurs excès, c'est celle des membres d'une même confrérie où la reconnaissance des pairs est la règle. En société, la « *captatio benevolentiae* » est l'art de s'attirer la bienveillance de l'auditoire, ce fut le cas lors de cette conversation académique.

C'est l'occasion aussi de nous demander si dans les monastères tenus par la règle ces vertus sont toujours d'usage ou si la discipline y tempère la disposition à la tolérance et la requiert ? Le voyage que Marc Ollivier nous propose de faire à Sarrance ne nous renseignera pas sur

SOMMAIRE

- 1 L'éditorial du Président
- 3 Tolérance et bienveillance à la béarnaise, *Pierre Saubot*
- 6 Tolérance et bienveillance au quotidien, *Marie-Luce Cazamayou*
- 8 La fin de la chrétienté *Jean Casanave*
- 9 Bernard Berdou d'Aas, *Blaise Pascal*
- 12 Un roi et un pape en France, *Marc Bélit*
- 14 Simone Weil, Un phare, toujours, *Thierry Moulouguet*
- 16 Sarrance, lieu de mémoire *Marc Ollivier*
- 19 Faudra t-il encore se confiner à Sarrance ? *Patrick Voisin*
- 22 Conférence de Denys de Béchillon : Référendum, vraie ou fausse solution ?

ce point-là mais le rebond que propose Patrick Voisin au sujet de l'Heptaméron vient à propos raviver le souvenir de Marguerite chère au cœur des académiciens. On lira la déclinaison ironique de Décaméron en Heptaméron et enfin en Coronaméron qu'en fait P. Voisin puisqu'on reparle encore de virus.

Notre confrère B. Berdou-d'Aas évoque pour nous la canonisation de Blaise Pascal par le pape François. Qu'en aurait pensé l'intéressé lui qui garda cousu dans la doublure de son manteau ce billet d'un moment d'illumination mystique qu'évoque notre auteur, cette « nuit de feu » de sa révélation ?

Un pas de plus et ce sera l'occasion de nous interroger sur le sens des propos du Pape tenus dans une ville de France qui nous conduisent à nous interroger sur les liens du spirituel et leurs conséquences sur le temporel.

Bonne transition à la pensée de Simone Weil dont notre confrère Thierry Moulouguet par ailleurs directeur de la Revue des deux mondes qui lui consacre un numéro, fait un exposé qui donne envie de lire ou de relire cette pensée fiévreuse et exigeante, pascalienne en un sens si l'on veut.

Cela ne doit pas nous faire oublier la politique et le gouvernement des hommes ainsi que la recherche du meilleur moyen de décider. C'est la question que pose notre conférencier du mois : M. Denys de Béchillon dont la conférence sur le « référendum, bonne ou mauvaise idée » vient à point nommée pour mesurer la pertinence de cet outil démocratique s'il en est.

Comme on le voit le traitement de ces questions se fait de manières très diverses, en se tournant vers le passé, le présent ou l'avenir. C'est le propre des échanges d'une assemblée qui ne s'interdit aucun sujet de réflexion.

Marc Bélit



« Tolérance et bienveillance à la béarnaise » vue de l'auditoire (cliché P. Peyré)

Tolérance et bienveillance à « la béarnaise »

Pierre Saubot

Un de mes ancêtres béarnais a été conservateur des hypothèques à Pau sous la restauration et la monarchie de juillet, entre 1815 et 1850. À la lecture du contrat de mariage de sa fille unique, à qui il avait apporté en dot la liste impressionnante des créances hypothécaires qu'il détenait sur ses concitoyens, on peut en conclure :
1) qu'il pratiquait la tolérance et la bienveillance;
2) que la situation économique a été durablement catastrophique en Béarn à partir de la chute du premier empire, peut-être jusqu'à la découverte du maïs hybride et du gaz de Lacq.

Un autre de mes ancêtres polytechnicien, élève à l'époque de la révolution de juillet 1830, a participé avec ses camarades au mouvement qui a renversé Charles X ; comme l'école était le foyer du saint-simonisme, s'inspirant, avec le Père Enfantin, de la doctrine sociale de l'église, et qu'elle a eu des élèves morts sur les barricades, je ne suis pas sûr que la tolérance et la bienveillance aient été au rendez-vous de ces soubresauts.

Elles y étaient dans les œuvres de mon arrière-grand-père, agrégé d'histoire et qui a beaucoup écrit sur l'antiquité et Napoléon Bonaparte, n'en retenant que le côté positif.

En ce qui me concerne, je n'ai pas de formation universitaire; je ne suis pas chartiste. J'observe simplement les faits, j'interprète, à ma manière, les non-dits, et j'en tire des conclusions qui mettront à rude épreuve vos qualités de tolérance et de bienveillance.

C'est dans ce contexte que je m'amuse à dire aux visiteurs du domaine du Cinquau que le banquier Laborde, originaire de Bielle en Ossau, porte une part de responsabilité dans l'occurrence de la Révolution française ; que Henri IV a provoqué le miracle économique des 12 glorieuses (1598/1610), bien avant la pâle copie de l'après deuxième guerre mondiale, et que les habitants du Haut Béarn ont réinventé la démocratie à la mode grecque avec les « fors » du 11e siècle. Mais je ne vais pas développer ces thèmes, trop loin du sujet de ce jour.

Trouvant dans ce dernier exemple une proximité supplémentaire entre la Grèce et le Béarn, je vais illustrer le début de mon propos avec une série d'événements qui se sont produits à l'âge d'or de la démocratie athénienne qui avait été inventée par Solon, plus d'un siècle plus tôt.

Suite à la bataille de Marathon, remportée par le général grec Miltiade contre les armées perses de Darius, et à la bataille de Salamine, gagnée par la flotte athénienne contre celle de Xerxès qui, entre temps, avait gagné aux Thermopyles face à Léonidas et saccagé Athènes et son acropole, plusieurs cités grecques ont créé la ligue de Délos et constitué un trésor de guerre confié à Athènes.

Lorsque Périclès est arrivé au pouvoir démocratiquement, il a voulu embellir sa ville et reconstruire les temples de l'acropole. Pour aller plus vite il a, sans demander la

permission, puisé dans le trésor de Délos, avec l'intention de rembourser grâce aux impôts des années suivantes. Quelques esprits chagrins ont considéré que c'était un crime contre la démocratie et que Périclès devait se retirer. Avec des méthodes dignes des temps modernes, et puisqu' il était « indéboulonnable », ils ont attaqué les proches du grand homme: en particulier le sculpteur Phidias, accusé à tort de détournements d'or et d'argent public, jugé, condamné, ostracisé; Alcibiade, le beau-fils de Périclès, accusé à tort d'offense aux dieux, lui aussi banni d'Athènes et d'autres. Périclès, avant de quitter le pouvoir par force, a eu le temps de finir le Parthénon (heureusement), mais pas les Propylées (hélas) dont l'escalier monumental, aboutissement de la Voie Sacrée, n'a jamais été construit. C'est pour cela que, depuis 429 avant JC, les millions de visiteurs de l'Acropole traversent un chantier inachevé. Accessoirement (sic) Sparte, mettant à profit l'affaiblissement d'Athènes, et soutenu par les Perses, a déclenché et gagné la guerre du Péloponnèse, mettant fin au Siècle de Périclès et à sa démocratie triomphante. Je trouve dommage à titre personnel, qu'il n' y ait pas eu à l'époque, un peu plus de tolérance et de bienveillance. Si, en 1974, un brillant béarnais d'Oloron n'avait pas outrepassé, avec l'aval verbal du président de la République, les règles de l'annualisation des engagements de dépenses publiques, nous aurions longtemps vécu le syndrome du « 22 à Asnières ». Le besoin général d'avoir le téléphone plus vite a favorisé la tolérance, voire la bienveillance.

Mon deuxième exemple est la Pyramide du Louvre : vous vous souvenez tous de l'énorme controverse suscitée par le choix du projet de l'architecte Pei. Une campagne inouïe fut déclenchée, non sans l'arrière-pensée de provoquer une crise de régime. La bienveillance populaire a laissé au chantier le temps de se terminer. Et comme le résultat était beau et fonctionnel, la cause a été entendue. L'intolérance a perdu.

Mon troisième exemple est moins connu ou oublié. Au milieu des années 1950, le concours de réalisation d'un monument aux morts devant le mur du cimetière du Trocadéro, à Paris, a été remporté par le sculpteur Landowski, grand prix de Rome, icône nationale de la sculpture officielle française pendant 50 ans. La réalisation, terne et banale, suscita une polémique énorme entre « les pour et les contre » pendant des mois. Un jour, Mauriac, qui n'était pas pourtant un parangon de tolérance, publia, dans un journal à grand tirage, un billet d'humeur en première page, où, paraphrasant un vers de Racine dans Britannicus, il titra : « Monsieur Landowski ne mérite ni cet excès d' honneur ni cette indignité », suivi de quelques explications de bon sens. Son poids sur l'opinion était tel que la polémique s'arrêta instantanément, peut-être dans un sursaut de bienveillance collective. Et si un jour, vous longez le mur du cimetière du Trocadéro, regardez bien cette œuvre car personne ne prend plus le temps de la remarquer.

Je pourrais parler d'un quatrième projet contemporain dans l'Ouest du Béarn, qui suscite un débat passionné ; mais je ne suis pas allé voir ; je ne connais pas le dossier et je n'ai pas l'autorité morale de Mauriac. Faut-il invoquer la tolérance ou la bienveillance béarnaise à ce sujet ? En fait, je suis probablement le plus mal placé pour m'exprimer sur ce sujet.

Je pense toutefois qu'en cette période de préparation du 100^e anniversaire de notre

Académie, tous les Académiciens devraient se mobiliser autour de notre président et de son bureau, sous le signe de la bienveillance et avec tolérance au détriment de toute tentation de polémique qui ne peut qu'entraîner la division interne et externe. Montrons, individuellement et collectivement, que nous sommes capables de bienveillance et de tolérance.

Je sais que ce dernier mot a une connotation négative et que Paul Claudel, qui ne l'a pas beaucoup pratiquée, disait : « la tolérance, il y a des maisons pour cela. » Mais depuis la loi Marthe Richard, la tolérance s'est répandue dans tout le monde séculaire jusqu'en Béarn. La bienveillance aussi existe en Béarn. Je l'ai rencontrée à la « Garbure, cette association créée par Louis Barthou (lui-même objet de controverses pour son soutien à la loi de séparation des églises et de l'état). Vous connaissez bien cette diaspora béarnaise pour avoir accueilli au sein de l'Académie de Béarn ses présidents successifs. Il en a fallu de la bienveillance (de la tolérance aussi) à Jean Mirat pour relancer en 1945 une association fracturée par les divisions de l'Occupation. Ses successeurs : Henri Diriar et Pierre Liou en étaient pétris. Ils en ont fait la pierre angulaire et même la vertu cardinale, dans ses statuts virtuels. C'est pour cela qu'elle y est incontestable et incontestée.

Quel bonheur c'était, il y a quelques années, de côtoyer à la Garbure, le sénateur Henri Sibor, le conseiller général René Pébernard, le patron charismatique Roger Gaspard et le professeur de médecine Jean Vignalou. Ils ont été mes modèles, mes professeurs en bienveillance. Je pourrai en citer bien d'autres. Je préfère parler des très anciens pour ne vexer personne même si j'ai encore un peu de mal à respecter leur enseignement. Oui le Béarn est une terre de tolérance et de bienveillance, qui s'ignore parfois. Les béarnais ont tout intérêt à pratiquer ces qualités avec assiduité et intensité. C'est la meilleure manière, malgré notre enclavement géographique, de montrer que nous sommes, comme le bon roi Henri, ouverts au monde et unis pour le rayonnement du Béarn. Oui, la tolérance et la bienveillance à la béarnaise, sont une force et une qualité.

Tolérance et bienveillance au quotidien

Marie-Luce Cazamayou

« Nous vivons une époque formidable et il faut bien dire pourquoi... »

...par exemple, ne nous inquiétons pas si nous commettons une erreur de conduite, d'expression, ou de quoi que ce soit, nous aurons aussitôt, des personnes bien intentionnées pour nous remettre sur le droit chemin.

Il fut un temps, très court, où je me réjouissais d'arriver à l'âge des cheveux gris, de l'oreille un peu paresseuse, et des rides qui trahissait le temps, et tout cela allait me valoir respect et attentions bienveillantes de mon entourage, ou des hasards du voisinage. Il me semblait qu'on nous avait appris, dans notre jeunesse, à nous conduire avec égard avec les grands-pères, et les dames qui avançaient en âge, même si un petit sourire pour leurs faux pas n'étaient pas interdit.

Il y a quelques jours, il était 19 heures, et j'étais installée à la terrasse d'un café de Bayonne, sur la place des halles. La soirée était calme, des enfants jouaient, la terrasse était presque vide, et mes premiers voisins étaient très éloignés, les serveurs allaient bientôt rassembler chaises et tables. C'est un café que je rejoins souvent pour lire, ou feuilleter une revue.

Mon amie Catherine m'appelle, mon téléphone sonne et sans attendre, je réponds. Comme elle m'explique quelque chose que je dois noter, je mets le haut-parleur, et je prends quelques notes. Ce téléphone n'étant pas des derniers modèles, le son est si bas, que j'ai du mal à entendre la radio, la nuit, quand je ne me rends pas. Je tends l'oreille, je l'écoute, et je note.

Quand soudain, surgit, à mes côtés, un individu à la barbe assez longue et désordonnée, de qui je n'ai vu, d'abord, que le bermuda rouge en jersey si flasque que l'on devinait sans mal son anatomie ! D'abord, je n'ai pas compris ce qu'il me voulait, donc, je lance un timide (et impressionné) : « Pardon ? »

Et le voilà, presque penché sur moi qui vocifère. J'éteins aussitôt mon portable pour que Catherine ne s'inquiète pas pour moi, et aussi pour qu'elle n'entende pas comment on me traitait à la tombée du jour en plein Bayonne...

Enfin capable d'entendre ce que me disait ce « monsieur », je répète mon « pardon ? » et j'entends que je suis d'une vulgarité inouïe ! d'un sans-gêne incroyable ! que j'em...de depuis un moment toute la terrasse avec ma conversation téléphonique ! comment ? Je ne suis pas au courant qu'on ne téléphone pas de cette façon dans les trains...

Je me ressaisis, je cherche de pauvres arguments puisque je viens de comprendre que c'est ma communication téléphonique qui a mis cet individu dans cet état d'énerverment : « mais nous ne sommes pas dans un train.. et puis à cette heure-ci, il n'y a presque plus personne, en général il y a du bruit et personne n'est gêné.. il y a même des musiciens, et les cris des enfants qui courent et s'amuse... »

De quoi avais-je parlé ? Toujours de derrière moi, surgit une jolie créature fine et pâle qui vient m'expliquer que leur fille ne m'a jamais gênée... et je vois une petite fille d'environ quatre ans qui s'approche l'air craintif. Elle regarde son papa, ce sauveur de l'humanité, avec toute l'admiration qu'il mérite et cette sorte de Cruella qu'il est en train de gronder et qu'il commence à insulter. Vous êtes impolie, grossière, et une vraie co....asse !

Ne sachant que répondre à cette salve d'insultes, je lui bafouille que je le trouve grossier... que cette petite fille va être très malheureuse si elle parle comme lui, bientôt à l'école. Mais il continue, il s'adresse alors à l'enfant, et il atteint ce qui me semble un sommet : « qu'est-ce qu'on fait aux co...asses quand on en rencontre ? » Et voilà qu'il lui apprend à faire un doigt d'honneur... qu'elle exécute de ses jolis petits doigts de bébé. Voilà ... cette petite anecdote pour nous rappeler qu'on ne doit pas mettre le haut-parleur pour parler avec qui que ce soit.

Et un sourire, enfin ... de mon temps, à l'école, à la maison, on se faisait beaucoup gronder : travail mal fait, faute de conduite : tout était de notre faute, il fallait nous dresser. Quand je suis devenue professeur, si l'élève n'avait pas de bons résultats, c'était la faute de l'école, la faute du service public, la faute de l'Éducation Nationale... mais plus du tout la faute du paresseux qui, parfois, se couchait sur ses feuilles.

Et maintenant, on va découvrir que nous avons beaucoup de choses à apprendre : que ce soit sur les réseaux sociaux ou dans la rue, si vous n'aimez pas la tenue appelée abaya, vous êtes une islamophobe ; si vous sortez de l'autoroute à « la Négresse » que vous êtes raciste, si vous mangez de la viande vous participez à la torture des animaux, ... Alors il nous reste Voltaire et l'art de cultiver son jardin, mais je suppose que Candide n'était pas vraiment éveillé.

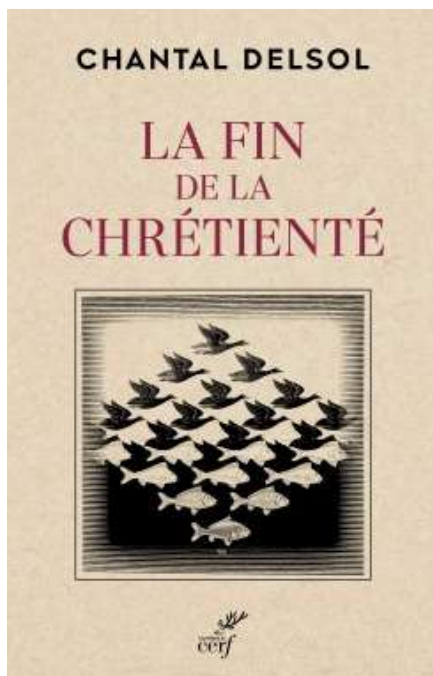


La fin de la chrétienté

Jean Casanave

Pas une conversation entre vieux chrétiens qui ne se termine par le constat amer : « ça va mal dans notre Église ! » Inutile de dresser la liste des causes de ce malaise ressenti, elle ne ferait qu'augmenter le sentiment d'impuissance de celles et ceux qui ne peuvent que déplorer l'état de fait.

Il est donc nécessaire de se donner au moins le moyen de comprendre ce qui se passe. La lecture de l'ouvrage récent de Chantal Delsol « La fin de la chrétienté »(1) est d'un précieux secours. L'auteure, à travers une analyse philosophique de la longue histoire des civilisations, nous transporte dans des périodes-clés où de grands bouleversements



religieux et culturels se sont produits. Elle nous explique comment les changements des systèmes de la pensée et des mœurs se sont toujours appuyés sur un résidu tronqué et parasité des anciennes croyances. Et c'est ce qui se passe aujourd'hui. La religion chrétienne avait fondé une civilisation que l'on appelait la chrétienté. Elle s'est effondrée en laissant une sorte d'humus culturel sur lequel croît une autre morale détachée de la foi qui irriguait l'ancienne. Et Chantal Delsol se montre aussi sévère à l'égard des catholiques qui veulent prendre le train de la modernité en marche au risque de s'y dissoudre qu'à l'égard de ceux qui, dans une sorte de « baroud spirituel », veulent restaurer l'ancien monde. Les uns comme les autres refusent la fin de la chrétienté. Mais celle-ci ne signe pas pour autant la fin du Christianisme. D'ailleurs, ce naufrage n'est-il « pas plutôt un bienfait qu'une catastrophe ? ». « Il n'est pas sûr que Dieu y ait

perdu au change » résume Émile Poulat, fin analyste de l'histoire contemporaine de l'Église.

Et la philosophe, qui ne passe pas pour une idolâtre des divinités nouvelles, de plaider pour l'avènement de chrétiens copiés sur le modèle des moines de Tibhirine, sortes d'« agents secrets de Dieu », « héros de la patience, de l'attention, de l'humble amour ».

(1) Chantal Delsol « La fin de la chrétienté » éditions du Cerf, 2023

Histoire et patrimoine

Blaise Pascal (1623-1662) : un penseur chrétien universel Bernard Berdou d'Aas



C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison.
Pensées, Blaise Pascal

Le quatre-centième anniversaire de la naissance de Blaise Pascal (19 juin 1623) est pour nous l'occasion d'une formidable (re)découverte de son œuvre vivifiante, d'une rencontre avec un homme de raison et de foi.

1. Un de nos plus grands penseurs

Publié fort opportunément cette année 2023, le dernier livre d'Eric-Emmanuel Schmitt, intitulé « *Le défi de Jérusalem* » nous rappelle ces belles pages des *Pensées* de Blaise Pascal :

« Si Dieu se découvrait continuellement aux hommes, il n'y auroit point de mérite à le croire ; et s'il ne se découvrait jamais, il y auroit peu de foi. Mais il se cache ordinairement, et se découvre rarement à ceux qu'il veut engager dans son service. Cet étrange secret, dans lequel Dieu s'est retiré, impénétrable à la vue des hommes, est une grande leçon pour nous porter à la solitude loin de la vue des hommes. Il est demeuré caché, sous le voile de la nature qui nous le couvre, jusques à l'incarnation ; et quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité... »

Eric-Emmanuel Schmitt, avec son style qui lui est propre et sa foi perceptible, nous interpelle avec ses mots qui nous renvoient à la grande œuvre du penseur :

« Croire reste un saut. Se rallier au christianisme ne relève pas du rationnel, c'est consentir à un signe. »

Notre auteur contemporain puise son inaltérable « force » dans les écrits de Pascal. N'a-t-il pas, lui aussi, été « foudroyé » par Dieu ?

Eric-Emmanuel Schmitt nous dévoile, en effet, dans un livre plus ancien, de 2015, « *La nuit de feu* » (le titre de son livre empruntant le terme utilisé par Blaise Pascal au sujet de sa

nuit de conversion), son intimité spirituelle et la « miraculeuse » expérience ayant transformé ses certitudes, au fil d'un fascinant périple dans le grand sud algérien. Cette nuit-là, il n'avait « rien appris » mais il avait cru. Dans un sentiment de paix et de bonheur, il avait pressenti l'éternité. Une nouvelle vie commençait pour lui.

Les *Pensées* de Pascal contribuent encore de nos jours à de nombreuses conversions de par le monde.

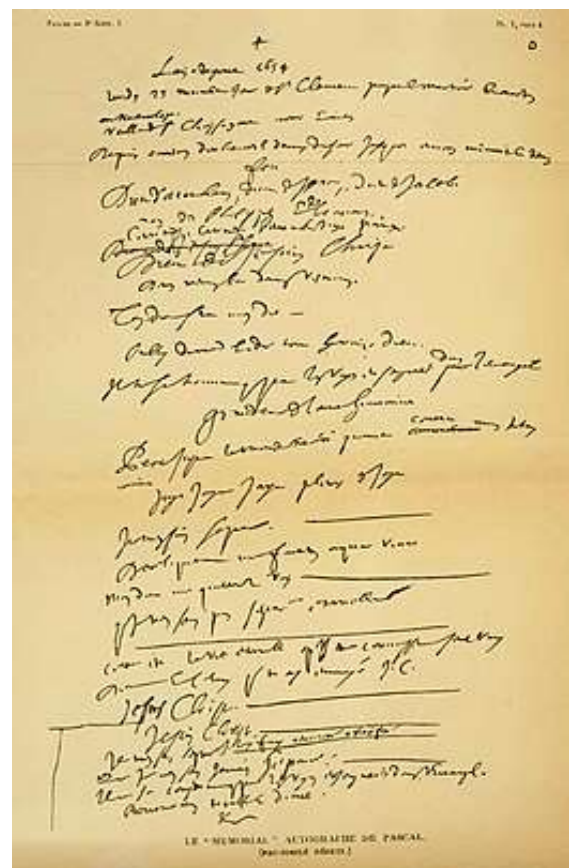
Pascal n'avait-il pas lui-même contribué à la « conversion » de la jeune Charlotte Gouffier de Roannez ? Pascal était devenu son conseiller spirituel et entretenait avec elle une correspondance régulière. Des fragments de ces lettres constitueront les *Pensées* de M. Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets, lesquelles furent éditées en 1670, après sa mort.

2. L'hommage appuyé du pape jésuite François

La commémoration de la naissance de ce polymathe, à la fois mathématicien, théologien, philosophe, inventeur, physicien, ne pouvait laisser indifférent l'Eglise de Rome. L'auteur des *Pensées* et des *Provinciales* a considérablement marqué notre conception de la relation avec Dieu.

C'est par une lettre apostolique du Saint-Père (Lettre apostolique – « *Sublimitas et Miseria Hominis* » – « *Grandeur et Misère de l'Homme* »), publiée le 19 juin dernier, jour anniversaire de la naissance de Pascal, que le pape François a rendu un hommage appuyé à Pascal. Ce texte du pape a véritablement un caractère historique car son auteur est le premier pape, qui plus est jésuite, à saluer ainsi cet impitoyable pourfendeur des membres de la compagnie de Jésus (avec *Les Provinciales*), lesquels au XVII^e siècle apparaissaient à l'apogée de leur influence religieuse et politique.

Le souverain pontife rappelle les conditions et la portée immense de la conversion de Blaise Pascal. Cette fameuse « nuit de feu » au cours de laquelle le philosophe a vécu une expérience mystique très forte. C'est à la suite d'un « banal » accident de la circulation sur le pont de Neuilly, son carrosse manquant de verser par-dessus bord dans la Seine, que ce dernier, plus tard, dans la nuit du 23 novembre 1654, eut une illumination et extase. Il est persuadé d'avoir été sauvé par Dieu. Cette rencontre avec Dieu a été si intense qu'il a souhaité en rendre compte dans un écrit, un morceau de parchemin, le *Mémorial*. C'est un texte très bref, devenu aujourd'hui l'un des plus grands classiques de la spiritualité chrétienne. Ce texte est d'une telle importance pour Pascal qu'il le glisse dans la doublure de chacun de ses habits qu'il porta (il prendra soin de coudre la doublure et de la découdre et coudre à chaque fois qu'il changera de pourpoint). Le *Mémorial* ne sera découvert qu'après sa mort.



Le mémorial de « Blaise Pascal »

Cette nuit du 23 novembre 1654 fut pour lui semblable à celle vécue par Moïse devant le buisson ardent.

Désormais, Pascal consacra toutes ses forces à la *Défense du Christianisme*. Sans pour autant se refermer sur sa quête évangélique, il restera attentif aux grandes préoccupations de son temps, ouvert aux besoins de ses contemporains et autres dimensions du savoir.

Cet *infatigable chercheur de vérité* est un penseur chrétien universel car – ainsi que le souligne le souverain pontife – « *il est capable de toucher tout le monde* ». Il est un compagnon de route qui « *accompagne notre recherche du vrai bonheur...* ». Le pape salue ainsi l'admirable manière dont Pascal a parlé de la condition humaine et ne cache pas son désir de mieux le faire connaître au monde tant il est propre à nous stimuler dans la recherche du « vrai bonheur ».

3. Vers une canonisation ?

Déjà, en 2017 le pape François s'était exprimé favorablement pour une canonisation du grand penseur : « *Oui, il la mérite* », avait-il dit. Depuis, d'aucuns pensaient qu'à l'occasion de cet anniversaire de sa naissance, le Saint-Père annoncerait sa béatification. Sa lettre apostolique n'évoque nullement celle-ci. Beaucoup de penseurs, universitaires et étudiants, spécialistes de Pascal, portent la cause de sa béatification/canonisation. D'autres soulignent cependant le risque de voir le grand penseur être restrictivement étiqueté « catholique », ou encore le risque d'atteinte à l'autorité universelle de son œuvre.

Sur un plan procédural, la béatification/canonisation doit faire l'objet d'une procédure longue, laquelle doit débiter par une demande en vue de l'ouverture d'une enquête auprès de la Conférence des évêques de France. Or, à ce jour, une telle demande n'a pas encore été initiée.

Il est certain que le débat philosophique et religieux sur la béatification/canonisation du grand penseur reste ouvert. Mais, on peut espérer qu'un jour une demande officielle en vue de sa canonisation sera portée devant l'autorité religieuse compétente et soutenue non seulement par les « érudits » spécialistes de l'œuvre de Pascal mais, plus largement encore, par toute la communauté des chrétiens.

Un Roi et un pape en France

Marc Bélit



Curieuse semaine que cette semaine de septembre qui a vu un Roi et un Pape se croiser sur les terres de la République comme des pièces sur un échiquier et tenir dans les assemblées réunies à cet effet des discours édifiants qui sont dans l'air du temps : Le discours écologique dans la bouche de Charles III - ce qui n'est pas une nouveauté pour ce roi de conviction. Le discours humanitaire du Pape dans sa dimension évangélique aux accents immigrationnistes.

Réception d'un roi façon grand siècle pour un dîner de riches et de « people » dans un ballet noyé dans la pénombre d'un château avant de resplendir sous les ors de la galerie des glaces à Versailles. Réception d'un pape au soleil de Marseille du haut de la basilique Notre-Dame de la garde puis, dans un stade dédié aux rencontres populaires et sportives de la cité phocéenne.

Dans les deux cas, ce qui nous retiendra, c'est le symbole que revêt la communication de masse lorsqu'on s'adresse « urbi et orbi » à la cité... et au monde. Gestes symboliques qui ont pour effet de frapper les imaginations en ce temps de communication simplifiée.

Discours de compassion du Pape face au drame de tous ces morts en méditerranée tenu du haut de la basilique qui veille depuis des lustres sur le sort des pêcheurs disparus en mer. Beau discours au demeurant. Discours plus politique ensuite.

Discours de conviction de Charles III qui garde un œil sur les Jardins, les vignes et les fleurs. François qui porte le nom d'un saint lui aussi amoureux des fleurs de la nature

et des oiseaux aurait pu lui emboîter le pas, mais il avait plutôt un œil sur le monde et son message évangélique et politique dépassait les frontières auxquelles il ne croit guère.

La portée politique de ces discours était toute de circonstance : on célébrait ici l'entente cordiale retrouvée (jusqu'à quand ?) on venait là interpellé les nations de l'Europe et la France en particulier sur le nécessaire accueil des grandes migrations. Choisisant Bordeaux après Paris Charles venait rappeler le goût de ses ancêtres pour cette Aquitaine qui fut anglaise et où l'on découvrit ce « clai-ret » qui est l'autre nom du bordeaux outre-manche.

Choisisant Marseille comme symbole du passage dont ce grand port en avait toujours incarné l'image, le Pape venait dire à la France et à l'Europe ce qu'il convenait de faire.

Il mêla dans une habile homélie la compassion chrétienne pour le malheur de l'homme chassé de ses terres de naissance pour des causes diverses et l'admonestation aux États d'avoir à accueillir les migrants d'où qu'ils viennent et pour quelque motif que ce soit au nom d'une charité chrétienne universelle, ajoutant même que cela devait se faire sur le mode de l'intégration non de l'assimilation. Cette injonction dans un pays républicain qui jusqu'à présent – et avec quelle difficulté -tentait de faire des Français sur le mode républicain avec les nouveaux arrivants, n'était pas du meilleur effet, mais les voilà prévenus : les États riches sont comme les riches de l'Évangile, sommés de partager leur sol et leur demeure s'ils veulent aller dans la direction du ciel. Dès lors nos États-nations ont à accueillir avec bienveillance et sans conditions tous ceux que le sort contraire de leur condition pousse vers nos côtes. Qu'on veuille en faire des citoyens est sans doute très bien mais commençons par leur donner l'assistance et tous les droits humains auxquels ils ont droit dans une démocratie demande le Pape.

Généreux propos certes, mais faut-il pour autant, faisant fi de l'histoire des nations et de leur pacte social, abolir les frontières, bouleverser l'organisation politique choisie qui ont assuré leur permanence dans l'histoire et abandonner cette construction singulière en France et en Europe soumise soudain aux vents de l'uniformisation multiculturelle du laisser-passer généralisé qui ne ferait qu'accroître l'attractivité déjà très forte de notre petit bout de continent le transformant inévitablement en zone d'instabilité et d'affrontement prévisibles. Cela c'est le discours de la mondialisation des hommes et des marchandises dont on mesure chaque jour les impasses .

Il est des discours qui montrent pour la concorde des hommes et la paix des nations, un amour de faiblesse.

Au-delà de ces grands débats qui nous concernent tous, on remarquera que l'un se tenait à Bordeaux après un passage à Versailles grand siècle et que l'autre se tenait à Marseille la cosmopolite. Laquelle de ces deux ou trois villes incarne ou incarnera le mieux la France de demain ? Ma foi c'est ce qu'on se demandait en cette fin de séquence qui nous aura quelque peu distraits, surpris mais aussi inquiétés. Jeu de rôles, jeu d'échecs, le croisement inopiné de ces deux discours interpelle. Malgré la présence du Président de la République à ces cérémonies, ce n'était plus la France qui donnait des leçons au monde, c'est elle qui en recevait. C'est à ce type de détail qu'on voit combien le monde a changé.

Simone Weil : un phare, toujours !

Thierry Moulonguet



On connaît la singularité exceptionnelle du parcours de Simone Weil, née en 1909 - morte en 1943, 34 ans d'une vie intense dans tous ses instants : disciple d'Alain, élève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégée de philosophie en 1931, ouvrière chez Renault en 1934-35, engagée dans les Brigades Internationales sur le front de l'Èbre, ouvrière agricole en 1941, elle quitta la France en 1942 pour New York puis Londres où elle se mit au service de la France combattante du Général de Gaulle, avant d'y mourir de tuberculose. La lecture de son dernier livre "L'enracinement" écrit en 1943, publié en 1949 dans la collection "Espoir" de Gallimard dirigée par Albert Camus convainc, s'il en était encore nécessaire, de sa trace totalement à part dans la littérature et de la

présence de sa pensée comme référence incontournable pour aborder les grands débats d'aujourd'hui.

Dans une lettre à la mère de Simone Weil datée du 11 Février 1951, Albert Camus écrit : "Simone Weil est le seul grand esprit de notre temps. Pour moi, je serais comblé si l'on pouvait dire qu'à ma place et avec les faibles moyens dont je dispose, j'ai servi à faire connaître et à répandre son œuvre dont on n'a pas encore mesuré tout le retentissement. Je dis seulement une petite part de ma reconnaissance envers celle que je regretterai toujours de n'avoir pas connue". Il dira aussi : "Il me paraît impossible en tout cas d'imaginer pour l'Europe une renaissance qui ne tienne pas compte des exigences que Simone Weil a définies dans l'Enracinement".

Simone Weil est inclassable : certains thèmes de son livre ne pourraient-ils pas la rapprocher de l'appel lancé par Barrès en 1897 avec "Les déracinés" ? N'écrit-elle pas que "pour donner, il faut posséder, et nous ne possédons d'autre vie, d'autre sève que les trésors hérités du passé, et digérés, assimilés et recréés par nous. De tous les besoins de l'âme humaine, il n'y en a pas de plus vital que le passé " ? Mais Barrès dérive vers le culte du moi, alors même que Simone Weil fait du passé la base d'une quête du spirituel qui doit tirer chacun vers le haut. Sa correspondance avec Bernanos au sujet de la guerre d'Espagne établit une convergence inattendue entre ces deux intellectuels partis de point de vue diamétralement opposés pour se rejoindre sur la condamnation des

excès commis dans les deux camps. Ses travaux sur la condition ouvrière et paysanne, ancrés sur des expériences de terrain dans des usines ou des exploitations agricoles, la mettent en première ligne pour défendre l'impératif de l'amélioration des conditions ouvrières et agricoles, bien en avance sur les intellectuels de son temps, tout en dénonçant les solutions issues de la pensée marxiste au regard de son exigence de liberté. Simone Weil affronte les contradictions de l'humanité et reste à cet égard d'une totale actualité : elle prend le parti d'Athènes contre Rome et toutes les dérives de la force qu'elle lui associe, elle introduit la notion d'obligation inconditionnelle de chaque être vivant supérieure à celle des droits de chacun et serait de ce point de vue certainement aux avant-postes de la lutte contre le réchauffement climatique, elle dénonce les dérives de l'État bureaucratique qui impose sa chape de plomb et qui dilue progressivement le principe de communauté humaine à la racine de l'idée de Nation, elle perçoit tout le potentiel des identités et cultures régionales que l'État moderne empêche précisément de s'épanouir, elle décrit tous les contours du conflit entre science, technique et humanisme qu'illustrent aujourd'hui les débats sur l'intelligence artificielle, elle nous engage dans une quête infinie pour la beauté et la vérité comme chemin vers le bien. Pour autant, même si le désir de perfection absolue est au cœur de sa vie et de son œuvre, son message le plus durable, qui rejoint complètement celui de la pensée de Midi d'Albert Camus dans " l'Homme Révolté ", est peut-être contenu dans cette phrase : "Ce qui est souverain ici-bas, c'est la limite".

Balades béarnaises : Sarrance, lieu de mémoire

Marc Ollivier



Le long de la nationale, en montant vers le Somport, le village en escalier est traversé de deux rues parallèles. *« Au bout, passé le lavoir et la fontaine,[...] la place de l'église, [...] un parterre de galets du gave dominé par six platanes grêles, exsangues, trop timides pour leur nudité »* qui borde *« l'église et le monastère mitoyen. Deux portes. Celle des hommes et celle du Dieu des hommes. Une masse de pierre sombre, la rude pierre de la vallée. Et l'ardoise plus noire encore, couleur d'orage, qui couvre chaque maison et le monastère »*. Telle est la description des lieux que fait Luc Adrian¹ qui a observé avec finesse la vie du sanctuaire et livré un fort témoignage sur l'homme de foi qui longtemps l'a porté seul à bout de bras.

L'endroit a toujours été source d'inspiration : pour Francis Jammes, dont les vers à la naïveté étudiée ont été mis en musique par son ami Darius Milhaud : *« Dans le val de Sarrance / Où les champs étagés / Encadrent les bergers / L'onde a la transparence / D'un air toujours léger »* [...] ; ou, plus tôt, pour la sainte patronne de l'académie, notre Marguerite, qui choisit de situer le champ clos où joutent les subtils protagonistes de son *Heptameron*, dans un lieu à la fois écarté et doté d'un charme un peu étrange - *« Ce beau pré le long de la rivière du gave où les arbres sont si feuillus que le soleil ne saurait percer l'ombre ni échauffer la fraîcheur »*.

L'historien – notre estimé confrère Christian Desplat – l'a dit dans une formule synthétique et heureuse : *« Sarrance abrite son mystère dans un de ses vallons où la*

puissance des eaux, du roc et de la végétation inspirent la paix et la réflexion »². On l'a compris, ce « désert » était un lieu propice pour y implanter un sanctuaire. C'est ainsi qu'au milieu de nulle part s'est développé, au XVI^e siècle, autour d'une statuette de la Vierge, un pèlerinage qui suscita une réelle ferveur populaire. Un prieuré s'installa, confié à l'ordre des Prémontrés, doublé d'un hôpital pour accueillir les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle ainsi que les pauvres et les errants. Les 7 et 8 avril 1569, ces établissements furent totalement ravagés par les troupes du baron d'Arros qui, pour faire bonne mesure, brûlèrent en passant une dizaine de villages.

Le bâtiment que l'on peut voir date de la période de restauration du culte catholique en Béarn, et porte la marque du baroque. C'est très net s'agissant du clocher-porche, emblématique du style qui signe les débuts du XVII^e siècle, avec ses trois niveaux, son dôme d'ardoises – qui abrite un très beau carillon –, ses niches destinées à accueillir des statues et qui attestent de l'importance accordée à l'ornementation, même si, ici, l'économie des moyens a produit un baroque tout de sobriété. L'intérieur s'organise en une nef à deux collatéraux dans lesquels les ouvertures dispensent un discret éclairage naturel. Dans le chœur est peint, sur un fond doré et sous une voûte étoilée, un arbre généalogique qui de Jessé, le père de David, mène à Marie et Jésus. Derrière l'autel, au-dessus d'un petit escalier qui permet de s'en approcher pour déposer des bouquets de fleurs, une Vierge, « *pauvre, sans couronne ni grand manteau, [...] pierre fissurée, hésitante dans sa niche bleu méditerranéen* »³. La composition de la statue est insolite : sur les genoux et le drapé en grès – qui pourraient remonter à « la plus haute antiquité » – ont été raccordés, à l'aide d'un mortier bien visible, la tête d'une Vierge et un Enfant-Jésus, sculptés dans un calcaire blanc. Tout autour de la nef, sur les murs des boiseries qui seraient assez banales si ce n'était leur couleur, d'un vert assez étrange ; à mi-hauteur, des bas-reliefs de bois peints représentent des saints anachorètes.

Dans les chapelles latérales, on retrouve des panneaux de bois sculptés représentant des épisodes incontournables de la Passion, comme la solitude du Christ au Mont des Oliviers ou les Apôtres endormis, mais aussi, plus original, la scène miraculeuse à l'origine de la fondation du pèlerinage. On y voit un berger, son bonnet sous le bras, agenouillé devant la statue de la Vierge qu'il vient de découvrir grâce au bœuf qui l'a guidé jusqu'à l'endroit du gave où celle-ci lui apparaît. Le berger est vêtu comme les montagnards de la vallée pouvaient l'être au XVII^e siècle - veste de gros drap, culotte grise, guêtres tricotées, sabots ; un autre panneau montre un pêcheur qui assiste en témoin à la scène, sa canne à la main sur la rive du gave dans lequel miroitent de belles truites argentées ; tout cela rendu dans un style naïf et expressif.

L'élément le plus remarquable de l'ensemble est le cloître, ou tout au moins, c'est lui qui produit l'impression la plus forte. Son architecture est simple, mais imaginative : deux péristyles sont superposés ; celui de l'étage est doté de beaux balustres carrés ; et, trait sans doute le plus original, il compte autant de petits toits en pavillon qu'il comporte d'arceaux. Le petit jardin, enclos dans le cloître, est plein de charme, avec sa calade de gros galets, au centre la vasque de sa fontaine, ses rosiers simples et ses bordures de buis. Dans un coin de la galerie, trois marches donnent accès à un

2 *Notre-Dame de Sarrance*, Les Amis des Églises anciennes du Béarn, 1980.

3 Luc Adrian, ouvrage précité.

parc qui ouvre sur la montagne toute proche. Tout ici semble se conjuguer pour faire de cet endroit un de ces lieux rares « où souffle l'esprit ».

« Certains endroits élèvent. Ils ont été choisis de longue date pour que Dieu parle aux hommes - écrit le jeune romancier⁴ - L'abandon ne les guette pas. Ils ne passeront jamais ». Qui ne voudrait faire sienne sa conviction et partager son assurance ? Il est certain qu'au moins pour ce qui est du bâti, Notre-Dame de Sarrance bénéficie depuis 2016 du haut niveau de protection que confère un classement au titre des monuments historiques. Mais l'esprit du lieu ne tient pas qu'à la pierre et à l'ardoise ; il est lié de manière étroite à la présence irradiante des hommes de foi. Si elle venait à lui manquer, qui pourrait lui épargner un avenir banal d'église de campagne mal desservie et de caravansérail sur le chemin de Saint-Jacques ? La Providence a pourvu à ce qui la concerne, par le renfort de quelques Prémontrés. Pour ce qui est du matériel, des travaux urgents de sauvegarde sur les toitures doivent être engagés ; ils devraient être largement financés par des crédits publics, sauf pour une part incompressible qui reste à la charge du propriétaire. Une somme est non négligeable⁵ doit être rassemblée pour assurer le bouclage du plan de financement et permettre de lancer le chantier. L'Académie n'est pas assez riche pour faire un acte de générosité autre que symbolique, mais peut-être pourrait-elle associer son crédit aux appels lancés par le Frère Pierre ♦ Moulia pour mobiliser des bienfaiteurs potentiels ? Ce n'est pas seulement un édifice cultuel qui est en cause, mais la mémoire de Marguerite.

4 Ouvrage précité.

5 Plus de 300 000 €

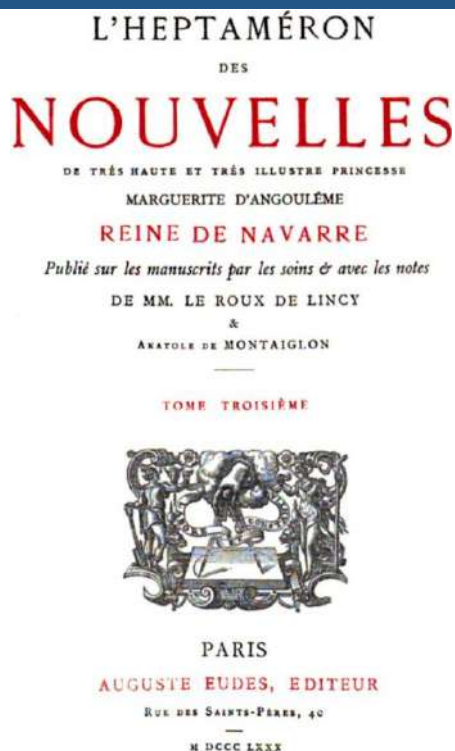
Faudra t-il encore se confiner à Sarrance ? *Décaméron, Heptaméron, Coronaméron... des histoires de confinement !* **Patrick Voisin**

L'on dit que Covid serait de retour... Le confinement semble pouvoir être évité avec l'immunité collective... Mais s'il le fallait ? Est-ce si dramatique ? L'on y survit et des expériences à la fois humaines et littéraires peuvent en naître. Faisons un retour sur la continuité que le Décaméron, l'Heptaméron et les Coronaméron d'aujourd'hui ont construite ; le confinement peut avoir ses vertus pour mieux comprendre ce qu'est la vie... mais faut-il l'idéaliser pour autant ? Sûrement pas ! C'est une retraite nécessaire qui, au bout d'un certain temps, devient suffisante.

Profiter d'un confinement pour raconter, échanger des histoires et deviser au sein de ce que le cosmopolite Valéry Larbaud nomme une « honnête compagnie » (A.O. Barnabooth, 1913), c'est bien ce que l'Académie de Béarn a voulu, programmé et réalisé dans le *Journal du confinement* qui a connu quatre livraisons entre 2020 et 2022, puisqu'il fallait pallier l'impossibilité qu'il y avait de se réunir physiquement au gré des rituelles conversations mensuelles. Tout cela afin que l'Académie vive et même revive ! Trois ans déjà se sont écoulés depuis le premier confinement.

Pour Blaise Pascal, le confinement n'est pas un mal en soi, à condition d'avoir une justification et une finalité : « Tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre » (*Pensées*, 1670). Le confinement serait même pour lui le remède à tous nos malheurs, à condition qu'il ne fasse pas naître l'angoisse extrême de devoir rester chez soi devant la conscience de la finitude humaine, ce qu'il appelle « ennui ». Mais ne faut-il pas être un homme qui a la foi comme Pascal ou un stoïcien stoïque pour s'appliquer un tel programme ? L'homme ordinaire, s'il n'est pas assez fort, a besoin du divertissement pour se détourner des questions fondamentales et métaphysiques qui devraient pourtant guider son existence et son action, car c'est le sens étymologique de « se divertir ».

Dès lors, si dans une situation de confinement forcé il y a le risque d'être projeté dans les angoisses que l'on cherche habituellement à fuir, la solution c'est bien de recréer une forme de divertissement dans le confinement ; c'est, tout en étant confiné chez soi ou dans un autre lieu, choisi ou imposé, se tourner vers l'extérieur, donc s'extravertir, et recréer les conditions de la sociabilité, au lieu de s'isoler et de s'introvertir, par exemple dans l'écriture qui appelle nécessairement des lecteurs, et pas seulement dans les solutions de « visios » proposées par les applications des réseaux sociaux ; et cela n'exclut pas de partager ses angoisses ou ses questionnements de confiné dans ce divertissement qui les rend ainsi peut-être bien plus supportables, telle une soupape de sécurité ; le nécessaire « commerce des hommes » dont parle Montaigne dans ses *Essais* peut prendre cette forme.



Mais remontons le fil du temps ! Les dix devisants de l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre (1559), victimes à Cauterets des intempéries et de la crue du Gave Béarnais, sont, eux aussi, voués à passer une semaine de manière confinée à l'abbaye de Sarrance, après un bref passage à celle de Saint-Savin ? Comment passer le temps ? Car c'est le terme employé dans le prologue : « un pasetemps qui vous puisse delivrer de vos ennuictz », c'est-à-dire un divertissement. En se racontant des histoires, à l'initiative de Parlamente, l'une des dix devisants qui complète le programme de lecture de la sainte Écriture proposé par Dame Oisille, dans des registres divers relatant des événements récents survenus réellement, principalement autour de l'amour et du mariage, entre pensée évangélique et platonisme, et en échangeant ensemble à leur propos. Cependant, la situation qui demande d'attendre la décrue du

gave ou la construction d'un pont n'est pas identique à celle d'une pandémie qui contraint à se confiner pour fuir la contagion et la mort. En ce sens, c'est vers le *Décaméron* qu'il est préférable de se tourner.

En effet, le *Décaméron* de Jean Boccace (1353) a pour cadre une situation sanitaire à laquelle la pandémie de Covid-19 a ressemblé étrangement ! La peste noire, venue d'Orient, qui s'abat sur toute l'Europe et décima près d'un tiers de la population, atteint Florence en 1348 et brise la vie sociale de la cité. Mais, alors que Florence est frappée par le fléau, sept jeunes femmes réunies par hasard dans une église décident de se retirer hors de la ville, pour protéger leur santé, et de s'adjoindre des hommes comme chefs, en l'occurrence trois jeunes gens élégants qui entrent par hasard, eux aussi, dans l'église. Ils se réfugient tous à la campagne dans le cadre idyllique d'un château de Toscane, loin de la ville contaminée, et, pour se divertir, il est décidé que chacun raconte quotidiennement une histoire sur le thème choisi par le roi ou la reine de la journée. Et cela dure dix jours, comme le dit le titre.

On a essayé de tracer la postérité du *Décaméron* et de l'*Heptaméron* dans de nombreux ouvrages de nouvelles : *La Cité des Dames* de Christine de Pizan (1405), *Les Contes de Canterbury* de Chaucer (1380), les *Cent Nouvelles nouvelles* d'un auteur anonyme (1461), *Rollwagenbüchlin* de Jörg Wickram (1555), jusqu'aux *Cent Contes drolatiques* de Balzac (1832-1837), etc. Mais, il y a une autre postérité que celle d'ordre purement littéraire, c'est celle de toutes les expériences menées sous des titres divers et dépassant la durée de sept ou dix jours pendant les deux années sévères de la pandémie de Covid-19 ; et nous revenons ainsi à notre *Journal du confinement* ! Il ne faudrait pas croire que l'Académie de Béarn ait été seule à imaginer comment, non seulement passer, mais vivre le confinement. Le journal de/du confinement est devenu en deux ans une forme d'écriture qui prêterait vite sa matière à des essais et à des thèses entre littérature et sociologie, « puisque nous ne faisons que nous entregloser » et qu'« il y a plus de livres sur les livres que sur autre subject », comme le rappelle Montaigne dans ses *Essais* !

Nombreux ont été les journaux du confinement, parfois dits ou écrits par des célébrités (Leïla Slimani, Marie Darrieussecq ou Lou Doillon) et pouvant aboutir à des livres (David Chapon, *Éloge du cygne ; Journal de(s) confinement(s) (16 mars - 10 mai 2020)* de l'association *Tisseurs de mots*). Mais, dans le prolongement du *Décaméron* et de l'*Heptaméron*, la pandémie de l'an 2020 ne pouvait pas ne pas inspirer un *Coronaméron* ! C'est celui des Confiné.e.s de l'an 2020, à l'initiative d'une anonyme qui lança un appel, le 22 mars, pour collecter des nouvelles, des récits, des parodies et des billets d'humeur exprimant tous les sentiments (surprise, désarroi, révolte, résignation, espoir...) et tous les regards (politiques, satiriques, humoristiques...) que la situation occasionnait. Un blogue du même nom a également été initié par l'Université de Louvain, rassemblant lui aussi des réflexions au sujet de livres, d'images, de films ou de documents mettant en scène les épidémies : *Coronameron. A Diary of the Covid Year*. Enfin, Christian Chapus a publié un *Coronaméron, sous-titré chroniques du confinement en Ardèche ou la vie recluse de quatre jeunes au temps du Covid 19 (11 mars - 11 mai 2020)*. Par la gravité de la situation de l'année 2020, avec un démarrage fulgurant dans le nord de l'Italie, on est assurément plus près de la Peste Noire de 1348 à Florence et du *Décaméron* de Boccace que de l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre !

Quant au Béarn, il n'est pas en reste dans une littérature dite d'épidémie qui a ensuite muté, en 2020, en littérature de confinement ; car il y a les *contes et récits sardanapalesques, grivois et lestes de l'Aquitaine médiévale du Sextineméron* de l'historien Serge Pacaud (2017) : trois personnages, deux clercs et une moniale, se retrouvent reclus dans une maison du quartier Saint-Gilles à Orthez, lors de la même épidémie de 1348, et ils passent le temps en se racontant des histoires. Comment ne pas penser également au *Sexameron: novelas sobre casamentos* de Luiza Lobo, prémonitoire en 1997, qui montre, comme dans le *Décaméron*, des personnages reclus dans un château sur une colline, mais à Rio de Janeiro, pendant une peste qui dévaste la ville, et qui se racontent des histoires sur le mariage... comme dans l'*Heptaméron* qui est d'ailleurs présent dans un clin d'œil appuyé, puisque la Reine de Navarre y réapparaît sous le nom de Diana !

Bref, l'on pourrait continuer ce tour d'horizon avec les journaux de non-confinés, mais concluons sur les œuvres nées du confinement. Il n'est pas sûr que tous les journaux de confinement aient aujourd'hui, avec le recul, la même valeur que les *Décaméron* et *Heptaméron* qui sont entrés dans l'histoire littéraire. Tout confiné qui prend la plume ne devient pas dans l'instant un écrivain tel que Boccace ou Marguerite de Navarre !

Conférence de M. Denys de Béchillon : Référendum, vraie ou fausse solution



Le mardi 3 octobre l'Académie recevait en séance solennelle d'ouverture le constitutionnaliste, professeur agrégé de droit de la faculté à l'Université de Pau M. Denys de Béchillon. Ce remarquable analyste de la vie politique et des institutions nous régala d'un exposé de haute volée sur un sujet du moment : le référendum, une bonne ou mauvaise idée ?

Autant dire qu'à un moment où le président de la République se penche une nouvelle fois sur le sujet et va appeler les représentants du peuple à se prononcer, cette conférence fut écoutée avec une grande attention. Nous n'aurons pas la prétention d'en faire un recensement exhaustif, mais simplement d'en retenir quelques points saillants.

Le conférencier posa le problème en ces termes : Peut-on ? (question juridique), Faut-il ? (question politique).

Pour aller vite, la question juridique posée est délicate en raison du fait qu'on ne peut faire ce qu'on veut avec les dispositions constitutionnelles. Un référendum doit donc se faire dans le respect de la Constitution et sous le contrôle du Conseil constitutionnel, dans les modalités de sa mise en œuvre, comme dans le contenu de la question posée aux Français, sachant qu'il doit toujours être lié à un projet de loi.

Par ailleurs, le référendum doit porter sur un texte de contenu normatif, et respecter un cadre restrictif (on ne peut pas tout faire : on ne peut ni s'écarter de l'article 11 de la constitution, ni déborder sur l'article 89 qui porte sur la révision de la

constitution). Pour faire simple, le référendum ne peut rendre possible ce que la constitution interdit.

Le conférencier évoqua plus longuement les différents champs possibles pour un référendum en montrant bien chaque fois les limites constitutionnelles qui s'imposaient. Naturellement il lui fallut évoquer « l'épisode gaulliste » pour l'élection du Président au suffrage universel, observant qu'à cette occasion « on a bien violé la constitution pour la modifier », mais il observa que l'on ne pourrait pas le refaire car le Conseil constitutionnel dispose désormais des moyens de l'empêcher. Il s'est en effet reconnu le pouvoir d'annuler le cas échéant le décret de convocation des électeurs, qui fixe les termes de la question à soumettre au référendum, si cette dernière suppose une violation de la Constitution. La réhabilitation de la peine de mort en donne un bon exemple. La Constitution la proscribit expressément. Le Conseil constitutionnel dispose aujourd'hui des moyens d'empêcher qu'on soumette une telle réforme aux suffrages, exactement comme il peut empêcher que l'on dévoie le référendum direct de l'article 11 pour réviser la Constitution en violation de l'article 89 (qui prévoit l'accord préalable de l'Assemblée et du Sénat.

On voit par-là que nous sommes loin des formulations à l'emporte pièce de certains discours souverainistes. Nous sommes dans un État de droit, c'est là la garantie d'y rester.

En résumé, le professeur de Béchillon rappela que le référendum pose 3 sortes de problèmes ou de risques :

- **La personnalisation** : (soutient-on celui qui pose la question ?) on a vu que bien souvent la réponse porte davantage sur l'auteur que sur la question elle-même.
- **La « déparlementarisation »** (ou tentation de mettre le parlement à l'écart ou en compétition avec le peuple) or c'est le Parlement qui fait la loi et personne d'autre et la « délégitimisation » des parlementaires déjà fort entamée par une méfiance endémique serait catastrophique pour la démocratie.
- Enfin **le caractère émotionnel** de certaines questions et le risque que cette émotion (ou cette passion politique) fait peser sur le résultat. Il donne l'exemple du Brexit et fait réfléchir, à partir de l'exemple allemand, sur ce qu'aurait donné un référendum sur l'interruption immédiate du recours à la production nucléaire d'électricité aux lendemains de la catastrophe de Fukushima.

La conclusion, on s'en doute fut toute de prudence et de sagesse : on ne touche aux institutions que d'une main tremblante et si les peuples sont insatisfaits de leurs représentants ce n'est pas en passant au-dessus de leurs têtes qu'on gagnera en démocratie mais il faudrait (il faudra) un jour en revenir à ce devoir citoyen pour lequel en fin de compte l'école fut inventée : former des esprits et des consciences qui soient en mesure de se choisir de bons représentants. Telle est la croix et la limite de nos régimes gouvernés par la raison et le droit.

Après un tel exposé, on l'imagine, l'assemblée conquise et peut-être rassurée fit à l'orateur l'hommage mérité de ses applaudissements.